

échasses, pour franchir avec elles la bruyère, traverser les marais et les sables mouvants, il échangea sa vache contre un troupeau de deux cents brebis. Libre alors comme l'air au milieu de ses pâturages sans limites, Michel se trouvait heureux.

L'existence si simple des pasteurs vous paraît triste. Un peu de mélancolie se peint bien dans leurs yeux, mais ce n'est point chez eux un signe d'ennui. Ceux qui vivent dans les grandes solitudes ont toujours quelque chose de vague et de rêveur empreint sur leurs traits, expression de tristesse pour les hommes frivoles. Qu'un voyageur traverse avec toute la vitesse de son cheval les plaines incultes des Landes, il ne sera frappé que de la stérilité de la terre et de la misère de ses habitants. D'où vient, pourtant, que le pasteur des Landes est, de tous les hommes, celui qui tient le plus à son pays? Quels liens invisibles l'attachent à sa triste existence? Les guerres de l'empire ont arraché les jeunes hommes de France à toutes les conditions de la société; tous ont trouvé un charme irrésistible dans une vie aventureuse semée de dangers et de gloire, tous, excepté les pasteurs des Landes. On les a vus regretter leurs déserts, abandonner leurs drapeaux pour les revoir, ou mourir loin d'eux de langueur. La vue de l'infini a pour l'homme un attrait puissant : la vaste étendue des bruyères plaît aux pasteurs des Landes, comme l'immensité de la mer plaît aux habitants des côtes, comme les plaines de sable sans bornes plaisent aux Arabes. Les éternelles beautés de ces solitudes se révèlent surtout aux yeux qui les contemplent dès l'enfance. Mais la contrée des Landes n'offre pas seulement à ses habitants ces magnifiques spectacles qui participent de l'infini : la campagne n'est pas toujours aride, elle se couvre de roses, et exhale, après les nuits sereines, une odeur de miel qui embaume; l'alouette, qui aime les grandes plaines, s'élève en chantant et plane sans crainte au-dessus de la bruyère fleurie; les pins sont ornés de plumets flexibles, et secouent, avec la brise, de balsamiques senteurs; bientôt la cigale diaphane éclot sous un rayon de soleil. Les merveilleux effets du mirage qui crée des villes fantastiques, les météores qui tracent dans l'air des sillons lumineux, les feux follets qui, dans une belle nuit d'été, voltigent sur la bruyère, tous ces phénomènes d'un ciel ardent, peuplent les landes d'esprits errants et surnaturels, et forment pour les pasteurs cette poésie qui charme leur imagination et les attache à leur pays.

Michel était un grand beau et jeune homme; ses longs cheveux noirs, qui, selon la coutume des Landes, tombaient en boucles sur ses épaules, auraient orné la tête d'une jolie fille. La facilité de son humeur, la franchise de son sourire, la douceur de ses yeux, vous eussent gagné le cœur. Tous les dimanches, la lande où il faisait paître son troupeau était traversée par des troupes de jeunes filles qui, des *quartiers* voisins, allaient entendre la messe à Pissos. Les voir passer, leur sourire, était pour Michel un vrai bonheur. Il avait un talent qui le recommandait auprès des jeunes Landaises : il travaillait très artistement la corne, et faisait avec cette substance de jolis objets, tels qu'étuis et boîtes, qu'il distribuait quelquefois, le dimanche, à celles qui passaient. Aussi Michel était-il connu dans une grande partie des Landes; toutes les jeunes filles l'aimaient à cause de ses petits cadeaux; beaucoup pour son air si bon et sa jolie figure. D'ailleurs, Michel n'était pas un garçon à dédaigner : le troupeau qu'il gardait appar-

fennait à son père et dépendait d'une belle métairie. Quant à lui, il n'avait pas encore fait son choix parmi toutes ces jeunes filles. Dès qu'elles paraissaient au loin, il allait se placer sur leur passage; il languissait si elles ne venaient pas; il rêvait d'elles la nuit sur sa couche de paille; il les aimait toutes, ou plutôt il n'aimait pas. Le jour de la saint Pierre, jour de la fête de Pissos, Michel les vit venir de loin avec leurs robes blanches, courant et solâtrant sur la lande comme une troupe de fées. Jamais il ne les avait vues aussi fraîchement parées, jamais, à leur approche, il n'avait ressenti une émotion si vive. Pour les retenir ce jour-là plus longtemps, il fit une grande distribution d'étuis et de boîtes, mais il était si troublé qu'il ne savait ce qu'il faisait; il avait perdu son sang-froid et son autorité ordinaires : il fut bien vite pillé. Lorsqu'il ne lui restait plus rien, il s'aperçut qu'une jolie fille qu'il n'avait jamais vue, plus élégamment vêtue que ses compagnes, une charmante enfant, timide et modeste, qui se tenait à l'écart et levait ses grands yeux vers lui en souriant, n'avait rien eu : ce fut à celle-là qu'il donna son cœur. Dès lors il devint muet et pensif, les yeux fixés sur la jolie Landaise. — Qu'est-ce que tu as aujourd'hui? lui demandaient les autres. Pourquoi ne parles-tu pas? Il ne prononça plus une parole. Les jeunes filles partirent; toutes lui dirent adieu plusieurs fois de loin : seule, la jolie enfant s'éloigna sans détourner sa tête. Michel, cependant, ne voyait plus qu'elle, ses yeux la suivirent jusqu'à ce qu'elle se fut effacée dans l'éloignement. Cette fois, il était atteint au plus profond de son cœur. Il s'assit sans force sur le sable, regardant toujours le chemin qu'elle avait parcouru et l'espace où elle venait de disparaître.

Les orages sont fréquents dans les Landes : après une journée de chaleur, il est rare qu'on n'entende pas le soir gronder le tonnerre. Peu à peu le soleil pâlit; vous ne voyez encore rien dans le ciel, et cependant l'atmosphère est pesante, vous sentez qu'il se prépare une tourmente au-dessus de votre tête. Bientôt une vapeur blanchâtre se condense à l'horizon, roule lentement et s'amoncelle comme une armée qui rassemble ses masses pour une vive attaque. C'est sur un bois de pins que fond d'ordinaire l'orage. Le signal est donné par les sifflements d'un vent impétueux; les pins agitent leur tête altière en mugissant, et semblent braver la tempête. La luitte, quelquefois, finit par l'incendie du bois; un arbre frappé de la foudre s'enflamme; un brandon que chasse le vent fait l'effet, dans ce bois résineux, d'une étincelle sur une traînée de poudre; le tocsin sonne bientôt à dix lieues à la ronde; les populations effrayées accourent; mais souvent tout secours humain est impuissant, et un immense incendie éclaire dans la lande un peuple immobile et consterné.

Michel voyait avec inquiétude un orage se former, car il pensait que les jeunes filles, qui devaient repasser par la lande, prendraient une autre route plus habitée, où elles trouveraient à se mettre à l'abri de la pluie. Déjà l'éclair sillonnait la nue, le tonnerre se faisait entendre; les pasteurs se hâtaient de gagner leurs étables; Michel avait beau regarder, il ne voyait que des troupeaux courir à travers la lande. L'orage passa sur sa tête; il commençait à pleuvoir, et il restait immobile les yeux fixés au loin; il désespérait même de voir passer les jeunes filles qu'il attendait, mais il ne bougeait pas, insensible à la pluie qui, bientôt, tomba par torrents.

J.-L. LUGAN.

(La suite à un prochain numéro.)

Buffon.

HISTOIRE DE SES TRAVAUX ET DE SES IDÉES.

Buffon, pour écrire l'histoire générale de la nature, commence par les faits qui sont à l'origine et à la base de toute cette histoire : il s'occupe d'abord de la terre, théâtre des scènes qu'il décrira plus tard, demeure et nourrice des êtres qu'il fera passer sous nos yeux :

« L'histoire générale de la terre, dit-il, doit précéder l'histoire particulière de ses productions; et les détails des faits singuliers de la vie et des mœurs des animaux, ou de la culture et de la végétation des plantes, appartiennent plutôt moins à l'histoire naturelle que les résultats généraux des observations qu'on a faites sur les différentes matières qui composent le globe terrestre, sur les éminences, sur les inégalités de sa forme, sur le mouvement des mers, sur la direction des montagnes, sur la position des carrières, sur les effets des courants de la mer; etc. Ceci est la nature en grand. »

Buffon entre en carrière par la *Théorie de la Terre*, qui parut en 1749 et produisit une immense sensation. Trente ans plus tard, en 1778, il couronna son œuvre par les *Époques de la Nature*; ce fut son testament scientifique et littéraire : nous y trouvons la somme de ses conceptions les plus hautes, le dernier mot de ses études, et les plus belles couleurs de sa palette. « De tous les ouvrages du dix-huitième siècle, » dit avec raison M. Flourens, « c'est peut-être celui qui a le plus élevé l'imagination des hommes. »

Au moment où parut la *Théorie de la Terre*, l'histoire du globe était, comme le globe lui-même à son origine, un amas confus de matériaux; les vrais faits et les faits supposés formaient un véritable chaos; on proposait avec la même confiance une hypothèse et une théorie. « On a mêlé, disait à ce sujet Buffon, la fable à la physique. » Il les sépara; il essaya de rendre à chaque chose sa place; et s'il se permit lui-même d'avancer bien des conjectures, du moins les donna-t-il pour ce qu'elles étaient. Je demandai cependant à M. Flourens la permission d'être un peu moins sévère que lui à l'égard des idées que possédaient les devanciers et les contemporains de Buffon sur l'histoire de la surface du sol, seule partie de la planète dont celui-ci s'occupe dans sa *Théorie de la Terre*. N'oublions pas qu'en 1580, Pallas avait déjà émis des idées fort justes sur les fossiles, et avait été jusqu'à comprendre que leur origine remonte à des époques diverses : que Sténon, en 1669, établit des comparaisons heureuses entre les fossiles et les êtres actuels, qu'il parla avec beaucoup de sens des couches du sol, de leur position d'abord horizontale, puis plus ou moins dérangée, enfin des alternatives d'avalanchissement et de la retraite de la mer. Rappelai-je que vers la fin du dix-septième siècle aussi, sans parler de Leibnitz, dont l'ouvrage (*Prologa*) renferme plus d'une vérité à côté de ses hypothèses, l'Anglais Hooke écrivait un passage remarquable qui pose la question géologique, et qui rappelle par les idées le beau début du *Discours sur les révolutions de la surface du Globe*.

« Quelque trivial que puisse paraître à certaines personnes un objet tel qu'une coquille pourrie, de pareils monuments de la Nature n'en présentent pas moins des témoignages d'antiquité plus authentiques que des pièces de monnaie ou des médailles; celles-ci pouvant très-bien, de même que les livres, les manuscrits et les inscriptions, être imitées par l'art et le dessin, ainsi que tous les savants tiennent aujourd'hui pour certain que cela s'est souvent pratiqué. D'un autre côté, il faut bien convenir que la lecture des archives de la Nature et les travaux nécessaires pour parvenir à en extraire